



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

63

~~77~~

700 r



*10

U

S

S

212

700 r.

LES
AMOURS
DU BON VIEUX TEMS.

On n'aime plus comme on aimoit jadis.



A VAUCLUSE ET A PARIS,

Chez DUCHESNE, rue Saint. Jacques,
au Temple du Gout.

M. DCC. LX.

NECH

43527

On n'aime plus comme on aimoit jadis.

AU bon vieux tems un train d'amour
regnoit ,
Qui sans grand art & dons se demenoit ,
S' qu'un Bouquet donné d'amour profonde,
C'étoit donner toute la terre ronde :
Car seulement au cœur on se prenoit.

Et si par cas à jouir on venoit ,
Sçavez vous bien comm'on s'entretenoit ,
Vingt ans, trente ans : cela duroit un monde
Au bon vieux tems.


Or est perdu ce qu'Amour ordonnoit :
Rien que pleurs fains, rien que changes
on n'oyt.

Qui voudra donc qu'à aimer je me fonde,
Il faut premier que l'Amour on refonde,
Et qu'on la meïne ainsi qu'on la menoit
Au bon vieux tems.



AVIS

DU LIBRAIRE.

 *ETTE Brochure contient deux Romances ou Fables composés du tems de S. Louis. Le premier qui a déjà paru dans le Mercure, obtint alors des suffrages distingués. L'autre aura pour les Lecteurs toute la fleur de la Nouveauté. Les Amateurs de notre Antiquité trouveront dans ces deux petits*

A 2

tits

tits Poèmes une peinture non suspecte de nos mœurs anciennes. Peut-être le reste des Lecteurs ne sera-t-il point insensible à la naïveté des sentimens qui en fait le principal mérite.



AVER,

A V E R T I S S E M E N T.

CET Ouvrage se trouve dans un Manuscrit qui a près de 500. ans d'ancienneté. Il fut composé vers le tems de S. Louis pour être recité & chanté dans les Cours des Rois, des Princes & des Seigneurs. Le Trouverre ou Jongleur qui faisoit le premier rôle, recitoit à voix haute & sonore l'histoire ou la fable en prose qui est toujours précédée par ces mots : *On dit , on conte , on fabloye.* Ce qui est en vers, précédé des mots, *on chante*, étoit mis en musique, & se chantoit sans doute en chœur par la troupe des Chanteurs à qui le chef donnoit le Ton. Un nombre infini d'instrumens de toutes especes joués par les Jongleurs & les Ménestriers de la même bande, formoit l'accompagnement. Tous les vers d'un même chant ou d'une même suite, ri-

A 3

moient

moient ensemble , hormis le dernier vers ; mais les rimes n'en feroient pas de mise aujourd'hui : outre que la prononciation étoit fort différente de la nôtre ; (car Aucassin rimoit à *is* , & se prononçoit Aucassin ou Aucassis) nos Peres se contentoient des assonances , ou de la plus legere ressemblance dans la finale des mots.

L'attention de ne point faire rimer le derniers vers de chaque reprise avec les précédens , semble indiquer un dessein formel d'avertir le Trouverre qu'il devoit se préparer à commencer son récit en Prose ; c'étoit une espece de reclame pour le Déclamateur qui avoit à reprendre son rôle , lorsque le Chanteur alloit finir le sien.

Le Traducteur n'a fait que mettre dans un françois intelligible le texte original qui ne pourroit être entendu que d'un petit nombre de personnes qui ont pris la peine de se rendre ce langage familier. Il a rendu scrupuleusement dans la Prose la simplicité & la naïveté du dialogue ; mais à



à l'égard de la versification, il n'en a pas toujours conservé aussi exactement la mesure & les rimes.

On a long-tems délibéré, s'il ne seroit pas à propos de faire quelques retranchemens dans cet ouvrage, & si, par menagement pour la délicatesse des Lecteurs, il n'en falloit pas supprimer l'épisode du Bouvier, & celle du Roi de Torelore; mais enfin on s'est déterminé à conserver l'un & l'autre. Il ne s'agit pas de donner un ouvrage sans défaut, celui-ci en a beaucoup qu'on ne prétend pas dissimuler; il est question de faire connoître au vrai nos anciennes mœurs; & comme rien n'est plus propre à les représenter au naturel que cette composition, on a cru ne pouvoir conserver avec trop de fidélité, dans la copie, tous les traits de l'original.

Une autre raison, peut-être plus importante, s'est jointe à celle-là pour déterminer le Traducteur à prendre ce parti; il a lu avec satisfaction dans le dix-septième volume du Recueil de l'Académie des Belles Lettres, un Mé-

moire sur l'utilité de la lecture des anciens Romans de Chevalerie , où l'Auteur prétend qu'il y a presque toujours un but moral dans tous les ouvrages de ce genre. Le Roman d'Aucassin & de Nicolette vient à merveille à l'appui de son sentiment; le Traducteur croit y voir d'un bout à l'autre une intention sensible d'y répandre d'utiles moralités. L'Amour, tant recommandé par tous nos anciens Auteurs , n'est presque jamais présenté ici que comme une passion, qui, renfermée dans de justes bornes, peut être le principe des plus éclatantes vertus & des plus grandes actions; mais qui en même-tems , peut être aussi la source d'une infinité de désordres & de calamités , lorsqu'on s'y laisse tellement asservir , que l'on oublie tout ce qu'on doit à sa naissance, à sa famille, à son état & à sa Patrie. Le discours du Berger, qui daigne à peine répondre au jeune Aucassin, quoique son Damoiseau, c'est-à-dire, au fils de son Seigneur , parce que la division du pere & du fils les
met

met l'un & l'autre hors d'état de lui faire sentir leur autorité, ce discours insolent n'a pas fait d'impression sur Aucassin , toujours aveuglé par son amour ; le Bouvier revient à la charge. Pouvoit-on encore rien imaginer de plus touchant pour faire rentrer en lui-même ce fils dénaturé, que les tendres sentimens de cet homme grossier , qui compte pour peu tous ses maux , en comparaison de l'état où est réduite sa malheureuse mere ? La valeur recommandée dans tout le Roman, est une leçon continuelle aux Seigneurs de Fiefs, pour leur apprendre qu'ils se doivent , à la défense de leurs Sujets, que se montrer seulement à leur tête dans les Guerres qu'ils ont à soutenir ; c'est en assurer le succès, & qu'il n'est pour eux d'autre moyen de conserver leur bien, leur fief, & leur honneur. L'Episode du Roi de Torelore est une correction encore plus forte pour les Princes & les Seigneurs de Fiefs : si elle se sent de la dureté du siècle , elle sert à leur montrer tout l'opprobre attaché à une vie molle &

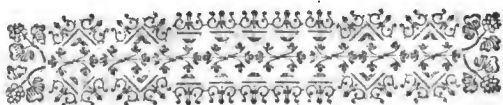
A 5

effemi-



effeminée; elle les avertit que dans le besoin il faut qu'ils se chargent du poids de la guerre, & que quand ils l'ont entreprise une fois, il ne faut pas y perdre du tems, mais la poursuivre à toute outrance. Telle est la morale qu'on a crû voir dans cette pièce, & qui a fait conserver deux Episodes, que, sans cela, il eût été aisé de retrancher,



ROMAN.



R O M A N C E
D'AUCASSIN
ET DE NICOLETTE.


* * * **Q** * * *
* * *  * * *
UI de vous veut bon vers ouir
De vieux & d'antiques déduits
De deux enfans beaux & petits,
C'est Nicolette & Aucassis ?
Des grands peines qu'il souffrit
Et des prouesses qu'il fit
Pour sa mie au teint de lis.
D'eux fut ce chant & ce récit
Qui courtois est & bien assis :
Nul homme n'est si esbahi
Tant dolant ni tant entrepris
De grand mal & malade au lit,
Qui de l'ouir ne fut guéri
Et de joye regaillardi
Tant doux il est. . . .

Ici

Ici l'on dit, l'on conte, & l'on fabloye.

Le Comte Bongars de Valens faisoit une si cruelle guerre au Comte Garins de Beaucaire, qu'il ne passoit pas un jour sans être aux portes, aux murs, & aux barrières de sa Ville avec cent Chevaliers & avec mille Sergens, tant à pied qu'à cheval, brûlant sa terre, ravageant son Pays, & tuant ses hommes. Garins vieux & foible avoit fait son tems, & n'avoit pour héritier ni fils ni fille, hormis un jeune enfant beau, grand, bien fait, & en tout point proportionné à merveille, ayant cheveux blonds, & frisés en petites boucles, les yeux vairs & rians, la physionomie ouverte & prévenante, & enfin si rempli d'excellentes qualités & de perfections, qu'en lui n'y avoit rien à reprendre, sinon que tant étoit épris d'amour, qui tout surmonte, qu'il ne vouloit point être Chevalier, prendre les armes, aller aux Tournois, ni faire ce qui convenoit à sa naissance.

Son pere & sa mere lui disoient: Cher fils, prens tes armes, monte à cheval, défend ta terre & secoure tes hommes: s'ils te voyent parmi eux, ils en deffendront mieux leur vie, leurs biens, leurs terres, & leurs murailles.

De quoi me parlez-vous, mon Pere, dit Aucassin, (c'étoit le nom de l'enfant) que Dieu

Dieu ne m'accorde jamais rien de ce que je lui demande, si l'on me voit armer Chevalier, monter à cheval, & me mêler dans aucun Tournoi, ni combat, où je fasse sentir la vigueur de mes bras aux Chevaliers, & où j'éprouve la force des leurs, avant que vous m'ayez donné Nicolette ma douce amie que tant j'aime. Cher fils, dit le pere, cela ne se peut, laissez-là cette chétive créature ? c'est une esclave tirée de terre étrangere que le Vicomte de cette Ville achera des Sarrazins, qu'il amena ici, qu'il a élevée & baptisée, & dont il a fait sa filleule ; il lui donnera quelqu'un de ces jours un jeune garçon qui gagnera sa vie à labourer ; la tienne est toute gagnée, & si tu veux prendre femme, je te donnerai fille de Roi, ou de Comte ; car il n'y a en France si riche Seigneur dont tu voulusses avoir la fille, que tu ne l'ayes aussitôt pour femme.

Mon Pere, dit Aucassin, est-il au monde tant belle Seigneurie qui ne fût bien occupée, si Nicolette ma douce amie la possédoit. Ce seroit peu pour elle d'être Impératrice de Constantinople ou d'Allemagne, ou Reine de France ou d'Angleterre, tant elle est franche, courtoise, débonnaire, & de toutes vertus accomplie.

On chante.

Aucassin fut de Beaucaire
D'un Château de belle retraite.
Quoique son pere fasse,
De Nicolette la bien faite
Il ne se peut qu'il le détache,
Et qu'épouser ne la lui laisse.
Sa mere ainsi le menace,
Méchant que veux tu faire?
Aucassin répond tout en rage,
Ma Nicolette est gente & gaye.
Ta Nicole esclave à Carthage
Fut d'un Sarrazin achetée,
Lui dit sa mere irritée:
Si tu veux femme épouser,
Prends femme de haut parage.
Mere; je n'y puis que faire,
Nicolette est debonnaire;
Son gentil corps, son visage,
Sa beauté ont surpris mon ame,
Il est juste que son amour j'aye.

Ici l'on dit, l'on conte, & l'on fabloye.

Quand le Comte Garins de Beaucaire
vit qu'il ne pourroit détourner Aucassin
son fils de l'amour de Nicolette, il alla
trouver le Viconte de la Ville son Vassal;
il l'appella, & lui dit : Seigneur Comte,
chassez Nicolette votre filleule; que mau-
dite

dire soit la Terre d'où elle fut amenée en ce Pays; par elle je perds Aucassin, il ne veut point être Chevalier, ni rien faire de ce qu'il doit faire; sçachez que si je puis la tenir, je la ferai jeter au feu, & brûler, & à vous-même je ferai du pis que je pourrai. Sire, fait le Vicomte, je suis bien fâché s'il va & vient la voir & lui parler. Je l'avois achetée de mes deniers, élevée, baptisée, & fait ma filleule. Je lui aurois donné un jeune garçon qui auroit gagné sa vie à labourer. Votre fils n'a que faire de gagner la sienne; mais puisque c'est votre plaisir & votre volonté, j'enverrai Nicolette en telle Terre & en tel Pays que jamais de ses yeux il ne la verra.

Prenez y bien garde, fait le Comte Garins, grand mal pourroit vous en arriver. Ils se séparent.

Le Vicomte étoit très-riche homme, & avoit un riche Palais. Dans une chambre vers le jardin il fit mettre Nicolette au plus haut étage, & lui laissa une vieille pour compagne, qui devoit la garder à vûe. Il leur donna pain, viande, vin, & tout ce qu'il leur falloit, & fit la porte si-bien murer qu'on ne pouvoit entrer ni sortir; un seul petit jour y venoit du jardin par une étroite fenêtre.

Ici

Ici on chante.

Nicolette est en prison mise
En une chambre à voûte grise,
Bâtie par grand artifice,
Peinte à la Mosaïque;
A la fenêtre marbrine
S'appuya la Mesquine.
Chevelure blonde & poupine
Elle avoit, & la rose au matin
N'étoit si fraîche que son teint.
Jamais plus belle on ne vit.
Elle regarde par la grille-
Et voit la rose épanouie
Et les Oiseaux qui se dégolent;
Lors se plaint ainsi l'Orfeline:
Hélas! malheureuse que je suis,
Et pourquoi suis-je en prison mise;
Aucassin Damoiseau Sire,
Je suis votre fidèle amie,
Et de vous ne suis point haïe:
Pour vous je suis en prison mise,
En cette chambre à voûte grise,
J'y trainerai ma triste vie,
Sans que jamais mon cœur varie;
Car toujours serai-je sa mie.

Ici on dit, on conte, & on fabloye.

Nicolette fut en prison dans la chambre,
ainsi que vous l'avez ouï. Le bruit se ré-
pandit

pandit dans toute la terre & par tout le Pays que Nicolette étoit perdue. Les uns disent qu'elle est en fuite, & d'autres, que le Comte Garins de Beaucaire l'a fait tuer. Qui qu'en put avoir joye, Aucassin n'en eut point; il alla au Vicomte de la Ville, & l'appella: Sire Vicomte, demanda-t-il, qu'avez-vous fait de Nicolette ma très-douce amie, la chose du monde que plus j'aimois? me l'avez vous ôrée & enlevée? Sçachez que si j'en meure, la faute en retombera sur vous, & vous en répondrez. Pour le seur, ce sera vous qui de vos mains m'aurez arraché la vie, puisque c'est vous qui m'avez enlevé ce que dans tout le monde j'aimois le plus. Beau Sire, fait le Vicomte, laissez-là cette Nicolette, cette Esclave que j'amenai de terre étrangere, que j'achetai de mes deniers, des Sarrazins, que j'ai élevée, baptisée, fait ma filleule; je l'ai nourrie, & je lui donnerai l'un de ces jours un jeune garçon qui gagnera son pain à labourer. Vous n'avez que faire de travailler; mais prenez la fille d'un Roi, ou pour le moins d'un Comte. Que croiriez-vous avoir gagné si vous en aviez fait une Dame, & l'aviez mise dans votre lit? vous seriez bien avancé. Aucassin eut beau repliquer, jurer & tempester dans des termes qu'il n'est pas permis de repeter ici....

B**Cessez,**

Cessez, fait le Comte, tout ce que vous direz ne servira de rien, jamais vous ne la reverrez; si vous en parlez davantage, & que votre pere le sçache, il nous fera jeter dans le feu, & brûler elle & moi; vous-même devez vous attendre à tout dans la fureur qui le transporte. J'en suis au désespoir, dit Aucassin, en quittant le Vicomte qui n'étoit guères moins affligé que lui.

Ici on chante.

Aucassin s'en est retourné
De douleur abîmé,
Pour l'absence de sa mie
On ne peut le consoler,
Et nulle assistance lui donner;
Vers le Palais s'en est allés
Dont il monte les degrés;
Dans une chambre est entré,
Et de pleurer a commencé,
Grand'douleur a demenée,
De sa mie s'est lamenté:
Nicolette ma route belle,
Belle debout, assise encore plus belle,
Allant & venant toujours belle,
Belle à répondre & à parler,
Belle à rire & à jouer,
Belle à baiser & embrasser,
Pour vous je suis désolé,
Et si cruellement mené,

Que

Que j'en suis près d'expirer,
Ma sœur, ma douce amie.

Ici on dit, on conte, & on fabloyè.

Tandis qu'Aucassin étoit en la chambre à regretter Nicolette sa mie, le Comte Bongars de Valence qui avoit sa guerre à terminer ne s'y oublia point. Il avoit mandé ses hommes à pied & à cheval, & s'étoit avancé vers le Château pour y donner l'assaut. Aux bruits mêlés de cris qui s'élevent partout aux environs, les Chevaliers & les Ecuyers du Château prennent les armes, & accourent aux portes & aux murs pour les défendre. Les Bourgeois montent aux galeries & aux crénaux, d'où ils lancent dards & pieux aiguisés ; tandis que l'assaut se donne de toutes parts avec la dernière violence, le Comte Garins de Beaucaire vient dans la chambre, où Aucassin se livroit à ses regrets & à ses gemissemens pour Nicolette sa très-douce amie que tant aimoit.

Malheureux, que fais-tu-là ? dit-il, lâche que tu es ! tu vois qu'on attaque ton Château, le meilleur & le plus fort qui soit : sçache que si tu le perds, il ne te reste plus rien dont tu ne sois dépouillé ; prends les armes, mon fils, monte à cheval, défens ta terre, & va joindre tes sujets au

B a combat.

combat. Quand tu n'y ferois rien, il suffit de ta présence: qu'ils te voyent seulement parmi eux, ils en défendront mieux, & leurs biens & leurs vies, & ta terre & toi même; grand & fort comme tu es, tu le peux, & tu le dois.

Mon Pere, fait Aucassin, à quoi sert de m'en parler encore: que Dieu ne m'accorde rien de ce que je lui demande, si je deviens Chevalier, si je monte à cheval, & si je vais au combat donner ni recevoir un seul coup, à moins que vous ne me donniez Nicolette ma douce amie que tant j'aime.

Cela ne se peut, mon fils, dit le pere, je souffrirois plutôt la perte de tous mes biens que de consentir à la voir ta femme & ton épouse: il le laisse en disant ces mots.

Quand Aucassin vit son pere qui s'en alloit, il le rappella: Mon pere, dit Aucassin, revenez; je ferai un marché avec vous. Quel marché, beau-fils? Je prendrai les armes, & j'irai au combat; mais je mets dans mon marché, que si Dieu me ramene sain & sauf, vous me laisserez voir Nicolette ma douce amie que tant j'aime; je ne vous demande que le tems de lui dire deux ou trois paroles, & de la baiser une fois. Le pere accorde sa demande, lui en donne la foi, & Aucassin part aussi-tôt.

Ici

Ici l'on chante.

Aucassin transporté du baïser
Qui l'attend au retourner,
Pour cent marcs d'or qu'il eût gagné,
N'eût pas été aussi enchanté,
Belles armures d'acier
On lui a appareillées:
Il vestit un double aubert,
Lace son heaume dans son chef:
Epée d'or met à son côté,
Et monte sur son destrier.
L'Ecu & la lance empoignée,
Il se regarde à ses deux pieds,
Si bien lui vont ses estriers,
Et se trouve ainsi à merveilles,
De sa mie alors lui souvient,
Il espérone son destrier,
Qui court moult volontiers
Tout droit à la porte il vient
A la Bataille.

Ici on dit & on conte.

Aucassin fut armé sur son cheval, comme vous avez ouï & entendu. Dieu, que l'Ecu au col lui sied bien, le heaume au chef, & l'épée sur la hanche gauche! Le jeune homme étoit grand, fort, beau, gentil, & bien conformé: son cheval léger,

B 3

ardent

ardent & impétueux, il le pousse droit à la porte.

Ne croyez pas qu'il songe à prendre ni bœufs, ni vaches, ni chèvres, & qu'il porte aucun coup aux Chevaliers, ni qu'il en reçoive: nenni; onques il ne s'en avisa, mais tant-refva à Nicolette sa douce amie, qu'il oublia de tenir ses rênes; il ne songeoit à rien moins qu'à ce qu'il devoit faire.

Le cheval qui avoit senti l'éperon l'emporte dans la foule tout au milieu des ennemis qui l'enveloppent de toutes parts. Ils le prennent, se saisissent de son écu & de sa lance, & l'emmenant prisonnier sans résistance, parloient déjà entr'eux de quel genre de mort ils le feroient périr.

Ah Dieu! fait-il, entendant ces mots, où suis-je? mes ennemis m'emmenent ainsi; ils vont donc me couper la tête; & puis quand j'aurai la tête coupée, je ne parlerai plus jamais à Nicolette ma douce amie que tant j'aime. J'ai encore, dit-il, une bonne épée, & je monte un bon destrier frais & séjourné, s'il ne me défend en ce jour, qu'à jamais soit-il maudit.

L'enfant étoit grand & fort, monté sur un cheval, qui n'étoit pas moins souple & agile, il met l'épée à la main, & le voilà qui commence à frapper à droite & à gauche; il tranche, taille, fait voler têtes, bras & jambes, & fait la place vuide ou sanglante

glante tout autour de lui, comme un Sanglier que les chiens affaillent dans la forêt: dix Chevaliers ennemis resterent étendus morts & sept blessés: il se tire de la mêlée & revient au galop, toujours son épée à la main.

Le Vicomte Bongars de Valence qui avoit oï dire qu'on pendroit Aucassin son ennemi, accouroit de ce côté. Aucassin le reconnoissant, & levant aussi-tôt son épée, lui en porta sur le heaume un si furieux coup, qu'il lui entama la tête, & le jeta par terre tout étourdi. Aucassin tend la main, le prend, & le tirant par le nez de son heaume, le livre prisonnier à son pere.

Mon Pere, dit Aucassin, voici votre ennemi qui tant vous a fait de maux & de tourmens depuis dix ans que dure cette guerre, sans que personne ait pû en venir à bout.

Beau fils, dit le Pere, ce sont-là de ces tours de jeunesse qui conviennent à votre âge, sans songer davantage à vos folles amours. N'allez-vous pas encore me prêcher, mon Pere, dit Aucassin, songez plutôt à me tenir la parole, que vous m'avez donnée. Quelle parole, beau fils! Quoi, mon pere, l'auriez-vous déjà oubliée? Par mon chef l'oubliera qui voudra, pour moi je ne la veux pas oublier, mais je l'ai fort à cœur. Comment? ne

B 4

m'avez-

m'avez-vous pas promis, quand je pris les armes & quand j'allai au combat, que si Dieu me ramenoit sain & sauf, vous me laisseriez voir Nicolette ma douce amie, que j'aime tant, tant voir que je pourrois lui dire deux ou trois paroles, & la baiser une fois. Ainsi me l'avez-vous promis, & je veux que vous la teniez.

Dieu me punisse, dit le Pere, si j'en fais rien, & si elle étoit ici, je la brûlerois dans un feu, & vous-même auriez tout à craindre de moi. Est-ce-là tout ? dit Aucassin. Oui par Dieu, oui, fait le pere. Certes, répond Aucassin, je suis fâché de voir mentir un homme de votre âge. Puis, s'adressant au Comte de Valence, n'êtes-vous pas mon prisonnier, lui dit-il ? Oui certes, fait le Comte. Donnez-moi donc votre main, dit Aucassin. Très volontiers, fait le Comte, en mettant sa main dans celle d'Aucassin qui exige sa foi d'accomplir tout ce qu'il lui dira de faire. Jurez-moi, dit Aucassin, que toutes les fois qu'il vous prendra envie, ou que vous serez en pouvoir de faire honte ou dommage à mon Pere, soit en sa personne, soit dans ses biens, vous ne vous y épargnerez pas. Cessez de vous moquer de moi, Sire, dit-il ; imposez-moi telle rançon qu'il vous plaira, vous ne sçauriez me demander or, argent, chevaux, palefrois, fourures de
vair

vair ou de gris, chiens ou oiseaux, que je ne vous les donne Comment, fait Aucassin, ne vous reconnoissez-vous donc pas pour mon prisonnier? Je l'avoue, fait le Comte Bongars. Dieu me damne, fait Aucassin, vous me donnerez votre foi, ou je vous fais sauter la cervelle. Je vous jurerai par Dieu tout ce qu'il vous plaira, répond-t-il, & lui en donne sa parole. Aucassin alors le fait monter sur un cheval, en monte un autre, & le conduit en lieu de sûreté.

Ici l'on chante.

Quand le Comte Garins
Voit que son enfant Aucassin
Il ne peut détacher pour rien
De Nicolette au joli minois,
En prison il l'a mis,
Dans un caveau souterrain
Fait de marbre gris.
Quand Aucassin s'y vit,
Jamais ne fut si marri,
A lamenter alors se prit,
Comme ici vous pourrez l'ouïr.
Nicolette fleur de lis,
Douce amie au clair vis,
Plus êtes douce que raisin
Et que soupe en vin.

B 5

L'autre

L'autre jour vis un Pelerin,
Natif de Limoufin,
Couché dedans son lit
Du mal de l'esvertin.
Fortement étoit entrepris
Du mal que je dis,
Tu passas devant son lit,
Et tout aussi-tôt fut guéri
Plus que jamais le Pelerin.
Aussi sauta-t'il de son lit,
S'en retourna dans son Pays.
Tout sain & tout guéri.
Douce amie, Fleur de lis,
Belle à voir aller & venir,
Se jouer & se divertir,
Converser & s'entretenir,
Belle à baiser & à sentir,
Nul ne vous pourroit haïr;
En prison pour vous suis mis
Dans ce caveau souterrain,
Où je fais si triste fin,
Qu'il m'y faudra mourir
Pour vous ma douce amie.

Ici on dit, on conte, & on fableye.

Aucassin fut mis en prison, comme vous
avez oui & entendu, & d'autre part Ni-
colette étoit dans sa chambre étroitement
gardée. Ce fut au tems d'Été dans le mois
de Mai que les jours sont si clairs & si
longs,

longs, & les nuits si douces & si sereines. Nicolette une nuit dans son lit couchée apperçût à travers la fenêtre la Lune qui luisoit, & entendit au jardin le Rossignol qui chantoit ; si lui souvint d'Aucassin son ami que tant aimoit. Lors commence à penser au Comte Garins de Beaucaire, qui à mort la haïssoit, & ne douta point qu'elle ne fût perdue du moment qu'elle étoit accusée, & que Garins en étant instruit, ne la fit aussi-tôt mourir de mort cruelle.

Elle entendit que la vieille qui la gardoit étoit alors endormie : à l'instant elle se leve, met dans ses bras son manteau de soye, tire les draps de son lit, les nouë l'un à l'autre, & en fait une corde la plus longue qu'elle peut, elle l'attache au pilier de la fenêtre, & la jette en dehors, puis prenant sa robe à deux mains, l'une devant, l'autre derriere, se laisse couler sur la rosée dont le gazon étoit couvert, & descend ainsi dans le jardin.

Les cheveux elle avoit blonds, & en petites boucles frisés, ses yeux étoient vairs & rians, son visage bien proportionné, son nez droit & élevé, & ses petites lèvres plus merveilles que n'est cerise & rose en tems d'Eté, les dents blanches & petites, & ses dures pomelettes qui sa robe soulevoient, surpassoient la blancheur de deux noix nouvelles fraîchement écosées.

Sa

Sa taille étoit si déliée qu'à deux mains vous l'eussiez embrassée, & les fleurs des marguerittes qu'elle rompoit en les foulant, & qui lui revenoient sur le col de pied, paroissoient noires auprès de ses jambes & de ses pieds, tant blanche étoit la fillette.

A la porte elle arriva, l'ouvrit & sortit dans les rues de Beaucaire à l'ombre de la Lune qui étoit claire alors, & brillante; tant chemina qu'elle vint à la Tour où son ami étoit. La Tour étoit fendue d'espace en espace. Vers un des pilliers la pauvette se tapit, se ferre dans son manteau, & met sa tête contre la Tour qui étoit vieille & antique; elle entend son Aucassin qui pleuroit & faisoit grand deuil pour son amie que tant aimoit, & que tant regrettoit. Quand elle l'eut assez écouté, elle commence à dire:

Ici l'on chante.

Nicolette au visage clair
S'appuye à un pilier,
Elle entend Aucassin pleurer
Et sa mie regretter.
Or elle dit sa pensée:
Aucassin gentil Bachelier,
Franc Damoiseau honoré,
Que vous sert de lamenter,
De vous plaindre & de pleurer?

Quand

Quand point de moi ne jouirez ;
Puisque votre pere me hait ,
Et toute votre parenté.
Pour vous je passerai les mers ,
j'irai en autre contrée.
De ses cheveux elle a coupez ,
Là dedans les a jettez.
Aucassin le Bachelier
Les a pris & caressez ,
Embrassez & baisez ,
Et dans son sein les a cachez ,
Si recommence à pleurer ,
Tout pour sa mie.

Ici l'on dit, l'on conte, & l'on fabloye.

Quand Aucassin à Nicolette entendit dire qu'elle s'en vouloit aller en lointaine contrée, il se livre à son désespoir. Belle douce amie, fait-il, non, vous ne vous en irez point ; aussi - tôt vous m'auriez donné la mort. Le premier venu qui vous verroit, & qui le pourroit, vous prendroit sur le champ, dans son lit il vous mettroit, & de vous se satisferoit ; & si - tôt que vous auriez couché en lit d'autre homme que le mien, n' imaginez pas que l'attendisse un couteau pour me le plonger dans le cœur & me ruer, nenni vraiment, je ne l'attendrois point ; mais de si loin que je verrois une muraille ou une pierre dure, je prendrois

drois mon escouffe pour m'élancer, & j'irois si rudement me heurter la tête, que j'en ferois sortir les yeux & la cervelle. Encore aimerois je mieux une telle mort, que de sçavoir que vous eussiez couché dans le lit d'un autre homme que moi.

Ah! fait-elle, je ne crois pas que vous m'aimiez autant que vous dites; c'est moi qui vous aime plus que vous ne m'aimez. Non, belle douce amie, fait Aucassin, il ne se peut pas que vous m'aimiez autant que je vous aime. Nulle femme ne sçauroit aimer un homme autant qu'un homme sçait l'aimer. L'amour de la femme n'est que dans ses yeux, dans l'extrémité de son sein, & au bout de ses pieds; mais l'amour de l'homme est enfoncé au beau milieu de son cœur, de façon que rien ne peut l'en arracher.

Tandis qu'Aucassin & Nicolette parloient ensemble, voici venir le long de la rue les Soldats du Guet de la Ville qui avoient leurs épées nues cachées sous leurs capotes. Le Comte Garins leur avoit bien recommandé, s'ils pouvoient prendre Nicolette, de ne pas manquer à la tuer. Le Sèntinelle placé au haut de la Tour les vit venir, & les entendit parler d'elle, disant entr'eux, qu'ils la mettroient à mort. Ah, Dieu! fait-il, quel dommage s'ils tuoient une si gentille pucelle! Et que ce seroit

une

une belle charité, si je pouvois, sans qu'ils s'en apperçussent, l'avertir de prendre garde à eux. Ils ne l'auront pastuée, qu'Aucassin mon Damoiseau en mourra sans faute, & ce seroit grand dommage.

Ici l'on chante.

Le Sentinelle fut vaillant,
Preux, courtois & prudent.
Si a commencé un chant
Qui beau fut & avenant.
Pucelle avec un cœur franc,
Un cors tu as gentil, plaisant,
Les cheveux blonds & avenans,
Les yeux & vairs & rians,
Bien voit-on à ton semblant,
Que parlé tu as à ton Amant,
Qui pour toi s'en va mourant.
Je te le dis, & tu m'entens;
Garde-toi de ces Soldats méchans,
Qui sous leurs capes vont cachans
Leurs glaives nuds & trenchans,
Et qui te vont menaçant
D'un tour cruel & sanglant,
Si garde tu n'y prens.

Ici l'on dit, l'on conte, & l'on fabloye.

Helas! fait Nicolette, que l'ame de ton pere & de ta mere soient en doux repos, puisque si charitablement & si courtoisement

ment tu m'as avertie. S'il plaît à Dieu je me garderai bien d'eux. Que Dieu me soit en aide. Elle se resserre dans son manteau à l'ombre du pillier jusqu'à ce qu'ils fussent passés bien loin, & prend congé d'Aucassin. Tant chemina qu'elle vint aux murs du Château. Le mur étoit percé & fendu : elle grimpa dessus, & fit si bien qu'elle arriva entre le mur & le fossé. Elle regarde à ses pieds, & frémit de voir combien il étoit profond & escarpé. Ah Dieu, fait-elle, doux Créateur, si je me laisse tomber ; je me casserai le col ; cependant si je reste ici, on me prendra, & l'on me fera brûler dans un feu ardent : encore vaut-il mieux mourir ici que d'être en spectacle à tout un peuple. Elle fait le signe de la croix & se laisse couler au fonds du fossé. Quand elle y fut descendue, ses beaux petits pieds, & ses belles mains qui n'avoient appris à être blessés, furent tous meurtris & écorchés, tant que le sang en ruisseloit en douze endroits, mais l'extrême frayeur qu'elle avoit fit qu'elle ne sentit ni mal ni douleur.

Ce n'étoit pas tout que d'y être entrée, il falloit en sortir, & sa peine redoubloit ; mais elle pensa qu'il n'y faisoit pas bon pour elle. De bonne fortune, elle trouva un des pieux aiguisés que ceux du dedans avoient jetés en défendant le Château, elle

elle s'enaida pour y monter pied - à - pied ,
faisant un pas , puis un autre , non sans
grande peine , enfin elle en fit tant qu'elle
parvint jusqu'en haut.

La Forêt n'étoit éloignée que de deux
portées d'arbalestre ; elle avoit vingt - une
lieues en long & en large , & elle étoit si
farcies de bêtes feroces & de serpens de
toute espece , que Nicolette tremble d'y
entrer dans la crainte d'y perdre la vie , ou
d'être ramenée dans la Ville , si on la ren-
controit , & d'y être brûlée toute vive.

Ici l'on chante.

Nicolette au visage clair,
Etant au haut du fossé,
Se met à lamenter,
Et Jesus Dieu implorer ;
Pere , Roi de Majesté,
Je ne sçai plus où aller ;
Si je vais au Bois feuillé,
Des vilains Lions & Sangliers,
Dont il y a si grande quantité,
Je serai tantôt dévorée,
Si j'attens à la matinée,
Qu'ici je sois trouvée,
Le feu sera allumé,
Dont je serai embrasée.
Mais par le Dieu de Majesté,
Encore mieux j'aimerai,

C

Qu'at.

Qu'affreux Lions & Sangliers,
De moi soient rassasiés,
Que de retourner a la Cité.
Non je n'irai jamais.

Ici l'on dit , l'on conte , & l'on fabloye.

Nicolette douloureusement se lamenteroit, comme vous avez oui, & se recommandoit à Dieu Tant alla qu'elle vint à la forêt; mais elle n'osa trop s'avancer dans la frayeur qu'elle avoit des bêtes féroces & des serpens Elle se tapit sous un buisson épais, & à force d'accablement s'y endormit jusqu'au lendemain à la première heure du jour, lorsque les Pastres sortoient de la Ville, & menoient leurs bêtes aux champs entre le bois & la rivière.

Les Pastoureux se retirèrent à l'écart au bord d'une claire fontaine qui couloit le long de la forêt. Là ils étendirent une de leurs cappes & y mirent leur pain. Tandis qu'ils étoient à manger, Nicolette s'étoit éveillée au bruit des oiseaux & des Pastoureux; elle s'approcha d'eux & leur dit: Dieu vous assiste mes enfans. Dieu vous bénisse, répondit l'un d'eux qui avoit la parole à la main plus que les autres. Beaux enfans, dit-elle, connoissez vous Aucassin, le fils du Comte Garins de Beaucaire? Si nous le connoissons, & par Dieu oui.
Eh

Eh bien mes enfans, les pria-t-elle, ne manquez pas de l'avertir qu'il y a une Biche dans la forêt; qu'il vienne la chasser, & que s'il la peut prendre, il n'y a pas un de ses membres, dont il ne donnât pour l'avoir, cent, & cinq cens marcs d'or, & même tout l'or & le bien du monde. A ces mots ils jetterent les yeux sur elle, & la virent si belle qu'ils en furent éblouis. Je n'y manquerai pas, répondit en riant celui qui avoit la parole le plus à la main, maudit soit qui lui en parlera. Vous moquez-vous de nous charger d'une si sottise commission. Il n'y a pas dans toute la forêt une bête si rare, ni cerf, ni lion, ni sanglier, dont le quartier vaille plus de deux deniers ou trois au plus. Que nous contez-vous donc? Maudit soit encore, vous dis-je, qui vous en croira, & qui lui en dira rien: Allez, vous n'êtes qu'une sorcière; nous n'avons que faire de votre compagnie, passez votre chemin. Ah! bel enfant, dit-elle, je vous en prie. La bête a telle vertu qu'Aucassin en sera guéri de son mal. Tenez voici cinq sols que j'ai dans ma bourse, allez lui dire qu'il vienne la chasser dans trois jours au plus, & que s'il ne la trouve pas d'ici à ce tems-là, il peut renoncer à jamais guérir de son mal. Par ma foi, dit-il, les deniers sont toujours bons à prendre. Oui, nous le lui dirons,

dirons, s'il vient; mais nous n'irons pas le chercher pour cela. A la bonne heure, fait Nicolette; puis prenant congé des Pastoureaux, elle se retire.

Ici l'on chante.

Nicolette au teint de lis,
Des Pastoureaux se départit,
Son chemin aux Bois elle a pris,
Par un vieux sentier antique,
Jusqu'au lieu où deux chemins
Se partageoient par le pays.
Or à penser se mit,
Qu'elle éprouveroit son ami,
Et sçaura s'il l'aime autant qu'il dit.
Elle cueille des fleurs de lys,
De l'herbe de Narcisse,
Et des feuilles aussi.
Une loge elle en fit,
Plus gente que jamais on n'en vit.
Jure Dieu qui point ne mentit,
Que si par-là vint Aucassin,
Et qu'il ne s'y reposât un petit,
Pour l'amour d'elle, point ne sera son ami,
Ni elle son amie.

Ici l'on dit, l'on conte, & l'on fabloye.

Nicolette ayant fait sa loge, comme vous avez oui & entendu, très-belle & très-

très-gentille, la garnit par dehors & par dedans de fleurs & de feuilles, puis s'écarte sous un épais buisson pour observer ce que feroit Aucassin.

Le bruit & les cris se répandirent dans toute la terre & la contrée de la perte de Nicolette. Les uns disoient qu'elle s'étoit enfuie, les autres, que le Comte Garins l'avoit fait mourir. Qui en fut bien aise, Aucassin ne le fut point du tout. Le Comte Garins son Pere (délivré de ses craintes) le fit mettre hors de prison, manda tous les Chevaliers de sa terre, & les Damoiseaux. Il tint une fête somptueuse, dans l'intention de consoler Aucassin son fils. Au moment où la Cour étoit la plus nombreuse, le triste Aucassin se tenoit appuyé à un pilier, dolent, plongé dans la douleur & dans la mélancolie; quelque fût la joye d'un chacun, il n'en étoit nulle pour Aucassin, il n'y voyoit rien de ce qu'il aimoit.

Un Chevalier l'ayant considéré s'approcha de lui, l'appella: Aucassin, fait-il, de pareil mal que vous avez j'ai aussi été malade: aussi je vous donnerai un bon conseil, si vous m'en voulez croire. Sire, grand merci, dit Aucassin, de bon conseil j'aurois grand besoin. Montez à cheval, fait le Chevalier, allez vous promener le long de cette forêt, vous verrez ces fleurs,

& ces herbages, vous entendrez ces oisillons chanter ; peut-être entendrez-vous choses qui vous soulageront. Sire, grand merci, dit Aucassin. Aussi-tôt se dérobant de la salle, il descend les degrés, va dans l'écurie où étoit son cheval, il le fait seller & brider, met le pied à l'étrier, monte, & le voilà parti du Château.

Tant chemina qu'il arriva dans la forêt, & tant il courut qu'il se trouva à la fontaine où il rencontra les Pastoureux sur le midi qui avoient étendu leurs capotes sur l'herbe, mangeoient leur pain, & deme-noient grande joye.

Ici l'on chante.

Or les Pasteurs sont assemblez,
Esmerez & Martinez,
Fruelins & Johannès.
Lucas dit, compagnons guais,
Dieu garde Aucassinet :
Vraiment oui le gentil valet,
Et la pucelle au corps bien fait,
Qui chevelure blonde avoit,
Et nous donna de ses deniers,
Dont gâteaux avons achetés,
Avec guaines & coustelets,
Et flutes & cornets,
Pipeaux & petits maillets,
Dieu le garde.

Ici

Ici l'on dit, l'on conte, & l'on fabloye.

Quand Aucassin entendit les Pastoureaux, il lui souvint de Nicolette sa très-douce amie que tant aimoit, & il pensoit que là elle avoit été ; il piqua des deux, & s'avança vers les Pastoureaux.

Dieu vous soit en aide, beaux enfans, leur dit-il. Dieu vous bénisse, répond celui qui avoit plus que les autres le talent de parler. Beaux enfans, reprend Aucassin, par grace, répétez-moi la chanson que vous venez de dire. Nous n'en ferons rien, répondit celui qui parloit toujours pour les autres, maudit soit qui vous chantera, beau Sire. Ne me connoissez-vous pas, mes enfans, repliqua Aucassin ? Vraiment oui, nous sçavons bien que vous êtes Aucassin notre Damoiseau. Nous ne sommes point à vous, mais au Comte (votre pere). Accordez-moi ma demande, enfans, je vous en prie. Oui parbleu, oui, & pourquoi chanterois-je pour vous s'il ne me plaisoit pas. Il n'y a si riche homme dans le Pays à la vérité que le Comte Garins, mais que nous importe ? S'il trouvoit mes bœufs, mes vaches, mes brebis dans ses prez & dans ses fromens, il ne seroit pas si hardi de les saisir, & il n'oseroit les en chasser. A quoi bon chanterois-je pour vous s'il ne

C 4

me

me plaisoit pas de chanter. Pour l'amour de Dieu, bel enfant, vous ne me refuserez pas : tenez, voilà dix sols que j'ai dans ma bourse. Pour les deniers, Sire, nous ne les refuserons pas, mais je ne chanterai pas, car j'en ai fait serment ; je vous conterai, si vous voulez. Par Dieu, fait Aucassin, encore aime-je mieux entendre conter que de ne rien sçavoir.

Sire, nous étions ici tantôt entre Prime & None, à peu près comme vous nous voyez à manger notre pain au bord de cette fontaine, quand une Pucelle vint à nous la plus belle du monde, tant que nous croyions que ce fût une Fée, & que tout le bois en fût éclairé. Elle nous donna tant de ses deniers, que nous lui promismes, si vous veniez ici, de vous dire d'aller chasser dans cette forêt, & qu'il y avoit une bête telle que si vous pouviez la prendre, vous n'en donneriez pas un quartier pour 500 marcs d'argent, ni pour tout l'or du monde : car elle a une si merveilleuse propriété, que si vous la pouviez prendre, vous seriez guéri de votre mal ; il faut que dans trois jours vous l'ayez prise, sans cela vous ne la reverrez jamais. Allez donc la chasser, si vous voulez, sinon n'y allez pas. Ma commission est faite. C'est assez, enfans, dit Aucassin, Dieu me la fasse rencontrer.

ki

Ici l'on chante.

Aucassin ouit les mots
De son amie au gentil cors,
Qui le percent jusqu'au cœur,
Il entre au fond du bois,
Le Destrier au trot,
L'emporte & au galop :
Or il a dit ces trois mots.
Nicolette au gentil cors,
Pour vous suis venu au bois,
Je ne chasse ni cerf ni porc,
Mais je suis sur vos talons,
Pour voir vos yeux & votre cors,
Votre doux rire, vos doux mots,
Ont mon cœur blessé à mort.
S'il plaît à Dieu le Seigneur fort,
Je vous reverrai encore,
Douce sœur, m'amour.

Ici l'on dit, l'en conte, & l'on fabloye.

Aucassin par la forêt alla , son destrier grand train l'emportoit. Ne vous imaginez pas que les ronces & les épines l'épargnassent, point du tout. Ses habits en furent tous déchirés , & il n'en restoit pas un morceau à recoudre l'un par dessus l'autre. Le sang lui coule des bras , des côtés & des jambes en vingt ou trente endroits , & l'on

C 5

auroit

auroit pû le suivre à la trace du sang, dont il couvroit l'herbe où il passoit : mais de Nicolette il étoit tant occupé , de Nicolette sa douce amie, qu'il ne sentoit ni mal ni douleur. Il erra ainsi dans la forêt toute la journée sans en avoir aucune nouvelle. Quand il vit la nuit approcher, il se prit à pleurer de ce qu'il ne la trouvoit point.

Comme il suivoit une ancienne route où l'herbe étoit haute, il voit dans le milieu un homme tel que je vais vous le dépeindre. Il étoit grand, terrible, laid & hideux; il avoit une face large, plus noire qu'un charbon, l'entre-deux de ses yeux avoit une pleine paume de travers : avec cela il avoit des joues d'une grandeur énorme, le nez prodigieusement gros & écrasé, d'amples narines toutes ouvertes, de grosses lèvres plus rouges qu'une escarboucle, de grandes dents jaunes & affreuses. Sa chaussure étoit des souliers de cuir de bœuf avec des bottes de bois de tilleul, qui lui montoient jusqu'au dessus du genouil. Il étoit vêtu d'une capotte à deux envers, & appuyoit son corps hideux sur une grande massue.

Aucassin l'ayant rencontré fut saisi d'effroy. Dieu t'assiste, beau frere, lui dit il. Dieu vous bénisse, répondit le Monstre. Que fais-tu ici, dit Aucassin ? Que vous importe, fait l'autre ? Rien, dit Aucassin, je

je ne vous le demande qu'à bonne intention. Qu'avez-vous à pleurer, dit l'homme, & de quoi vous affligez-vous tant? Certes, si j'étois aussi riche que vous êtes, tout le monde ne seroit capable de me faire pleurer. Et comment me connoissez-vous si-bien, fait Aucassin? Oui; je sçais que vous êtes Aucassin le fils du Comte, & si vous me dites pourquoi vous pleurez, je vous dirai ce que je fais ici. Certes, fait Aucassin, je vous le dirai très-volontiers. Je suis venu ce matin chasser dans cette forêt avec un levrier blanc le plus beau du monde, j'ai eu le malheur de le perdre, c'est le sujet de mes pleurs. Oui vraiment, & l'on dit même que c'est pour un vilain chien puant que vous pleurez ainsi. Maudit soit qui ne se mocquera de vous, puisque votre pere est si grand Seigneur, que s'il en demandoit dix, quinze ou vingt autres, on se feroit un plaisir de les lui donner. J'ai bien un autre sujet de pleurer, & de m'affliger. Quoi donc, frere? Je vous le dirai, Sire.

Je servois un riche Payſan, qui m'avoit loué pour mener sa charrue, & me confia quatre bœufs; il y a trois jours que j'ai perdu le meilleur Roger, le meilleur bœuf de ma charrue. Je vais par tout le cherchant depuis trois jours sans boire ni manger, & je n'ose rentrer dans le Village,
de

de crainte qu'on ne me fourre en prison, car je n'ai pas un sol pour le payer: je n'ai vaillant dans le monde que ce que vous voyez sur moi: ma pauvre mere n'avoit aussi qu'une méchante cotte, on la lui a arrachée de dessus le dos, actuellement elle est sur la paille, & son état m'afflige encore plus que le mien. L'argent va & vient; si j'ai perdu cette fois-ci, un autre jour je regagnerai, & je recouvrerai mon bœuf quand je pourrai. Ce n'est pas pour cela que je pleurerois: mais quoi, vous, c'est pour un chien que vous pleurez depuis si long tems? maudit soit qui de vous ne se mocqueroit, & qui seroit assez sot pour vous plaindre. Beau frere, Dieu vous bénisse; que pouvoit valoir ton bœuf? On en veut avoir vingt sols; & je n'en puis faire rabattre une seule maille. Tiens, dit Aucassin, les voici dans ma bourse, va payer ton bœuf. Grand merci, Seigneur: le bon Dieu vous fasse trouver ce que vous cherchez. Le Bouvier s'en va, & Aucassin continue de marcher.

La nuit étoit belle & sereine, & tant il chemina qu'il arriva à la sepillée de Nicolette si bien tapissée de fleurs, & par dedans & par dehors, qu'on ne pouvoit rien de plus beau. Aucassin en la voyant, s'arrêta tout court. Ah! Dieu, dit-il; il faut que Nicolette ait surement été ici, c'est
ma

ma douce amie, ce ne peut être une autre, qui de ses belles mains a tissé cette loge. Je veux pour l'amour d'elle descendre ici, & y passer la nuit. Comme il mettoit le pied hors de l'étrier pour descendre du cheval qui étoit grand & haut, il vint à penser à Nicolette sa très-douce amie, & se laissa tomber si rudement sur une roche, qu'il se démit l'épaule. Quoiqu'il se sentit bien blessé, il fit tant que de l'autre main il attachâ son cheval à un buisson d'épines du mieux qu'il pût; ensuite se détournant un peu, il entra en se baissant dans la loge. Il considéra les étoiles qui luisoient au Firmament, & dont une brilloit sur toutes les autres: à l'instant il commence à dire.

Ici l'on chante.

Etoile qu'ici j'apperçois,
Que la Lune tire après toi,
Ma Nicolette est avec toi;
Nicolette celle au blond poil.

(*Lacune.*)

Qu'à la distance où je te voi
Là haut je fusse près de toi!
Ah! combien je te baiserois!
Quand je serois fils de Roi,

Tu

Tu serois trop bonne pour moi,
Ma sœur, ma douce amie.

Quand Nicolette, qui n'étoit pas loin, eut entendu Aucassin, elle courut à la loge les bras ouverts, se jeta à son col, le baisa, & l'embrassa. Beau doux ami, soyez le bien retrouvé ; & vous, belle douce amie, soyez la bien retrouvée ; & tout en disant ces mots, de se baiser & de s'embrasser. Rien de si beau que de voir la joye qu'ils se faisoient. Ah ! douce amie, fait Aucassin, tout à l'heure j'étois bien blessé à l'épaule, je ne sens plus ni mal ni douleur depuis que je vous tiens. Elle le tâta par tout, & trouve qu'il a l'épaule déboîtée. Elle le mania tant avec ses belles mains, & fit tant, avec l'aide de Dieu, qui assiste toujours les Amans, que l'épaule fut remise à sa place ; puis prenant des fleurs & de l'herbe fraîche, & des feuilles vertes qu'elle enveloppa, & attachâ avec un pan de sa chemise, elle le guérit parfaitement. Aucassin, beau doux ami, fait-elle alors, il faut songer maintenant à ce que vous ferez. Si demain votre pere fait visiter cette forêt, & qu'on m'y trouve, quoique de vous on fasse, il n'est pas douteux que pour moi on me fera mourir. Certes, belle douce amie, j'en serois au désespoir ; mais si je puis, ils ne vous
attra-

attraperont pas. Il monte sur son cheval, prend sa mie devant lui en la baissant & l'embrassant , & ils s'en vont à travers champs.

Ici l'on chante.

Aucassin le beau , le blond ,
Rempli de sa passion ,
Sort du bois profond ,
Tenant dans ses bras ses amours
Devant lui sur son arçon.
Les yeux lui baise & le front ,
La bouche & le menton.
Aucassin , mon ami doux ,
En quelle terre irons-nous ,
Dit la Belle ? Aucassin répond ,
Que m'importe où nous irons ,
Puisqu'ensemble nous allons ?
Tant vont par vaux & par monts ,
Traversant les Villes & les Bourgs ,
Qu'à la mer ils arrivent au jour ,
Et descendent sur sablon
Près du rivage.

Ici l'on dit, l'on conte, & l'on fabloye.

Aucassin, lui & sa mie au rivage sont descendus, comme vous l'avez oui & entendu; il tient son cheval par la bride, & sa mie par la main: ils vont ainsi suivant le rivage, tant qu'ils apperçoivent des Marchands

chands qui naviguoient. Aucassin leur fit signe d'approcher, & la barque vint à lui, il fit tant par ses prières qu'ils l'y reçurent.

A peine avoient-ils gagné la haute mer, qu'ils furent accueillis d'une horrible tempête, qui, les jettant d'une côte en une autre, les poussa enfin dans une terre étrangère, & les mit dans le Port du Château de Torelore. * Ils demanderent en quelle terre ils étoient, & on leur répondit que c'étoit la terre du Roi de Torelore. Quel homme est-ce, demanda encore Aucassin? Seroit-il en guerre? vraiment oui, répondit-on, & très-cruelle. A l'instant

* On s'imagineroit peut-être que le Pays de Torelore seroit à l'extrémité du monde, bien éloigné de la Patrie d'Aucassin; mais d'habiles gens très-versés dans la connoissance de ce Pays, ont conjecturé avec raison que Torelore étoit Aiguemortes, Port de Mer du tems de S. Louis, qui encore aujourd'hui est appelé vulgairement Pays de Turelure, à cause des singularités qui regardent le Pays & ses Habitans; ceux-ci presque tous Pêcheurs gagnent leur vie à reculer; marche ordinaire de ceux qui pêchent en retirant leurs filets; c'est un Pays d'ailleurs où plus il pleut, plus la terre est dure, parce que le sable qui fait le sol, s'endurcit par la pluie; les Montagnes de ce Pays-là, qui ne sont que de sable, sont souvent transportées par les vents; c'est enfin un Pays où plus il fait chaud, plus il gèle; le sel des Salines de Pecais, voisin d'Aiguemortes, ne se cristallisant (ce qui est une espèce de congélation) que par la force de la chaleur,

L'instant il prend congé des Marchands qui le recommanderent à Dieu : il monte sur son cheval, l'épée sur le flanc, sa mie devant lui, & tant chemina qu'il arriva au Château. Où est le Roi, demanda-t-il ? Il est en couche, répondit-on, & sa femme à la guerre, elle y a mené tous les gens du pays, répondit-on. Aucassin à ce propos fut dans le plus grand étonnement : il vient au Palais, descend de cheval avec sa mie qui tient son cheval, monte au Palais l'épée au côté, & traversant les appartemens, arrive à la chambre où le Roi étoit en couche.

Ici l'on chante.

Dans la chambre entre Aucassin,
Le courtois, le gentil.
Il est venu jusqu'au lit,
Au lit où le Roi gît.
Devant lui s'arrête surpris ;
Or écoutez ce qu'il lui dit.
Faux Roy, que fais-tu ici ?
Je suis en couche d'un fils,
Dit le Roy, quand j'aurai accompli
Mon terme, je serai guéri,
Puis j'irai la Messe ouïr,
Et après contre mes ennemis
J'irai en guerre me divertir,
Je n'y manquerai pas.

*B**Ici*

Ici l'on dit, l'on conte, & l'on fabloye.

Quand Aucassin entendit le Roy ainsi parler, il prit toutes les couvertures qui sur lui étoient, les éparpilla au milieu de la chambre, & trouvant derriere le lit un bâton, le prit, se retourna, & rossa le Roy de façon à le laisser mort sur la place. Ah! beau Sire, dit le Roy, que voulez-vous de moi? Avez-vous perdu l'esprit de venir me battre dans ma maison? Ce que je veux, dit Aucassin! Je vous tuerai parbleu, mauvais fils de P. si vous ne me jurez que jamais homme dans votre terre ne fera plus en couche d'enfant. Quand le Roy le lui eut promis; maintenant, dit Aucassin, menez-moi à l'armée où est votre femme. Volontiers, fait le Roy, qui monte aussi-tôt sur son cheval; Aucassin va sur le sien avec lui, laissant Nicolette dans la chambre de la Reyne. Tant cheminerent le Roy & Aucassin, qu'ils arriverent où la Reyne étoit, & la trouverent au fort de la bataille qui se donnoit à coups de pommes, d'œufs frais, & de fromages: Aucassin regarde, & ne revient pas d'étonnement.

Ici

Ici l'on chante.

Aucassin tout court s'est arrêté,
 Et commence à regarder
 Ce fier combat en champ mortel
 Entre ces braves guerriers,
 Qui pommes, œufs & fromages frés,
 Aux champs avoient apportés.
 Celui qui mieux trouble l'eau d'un gué,
 Est pour meilleur champion prisé.
 Aucassin vaillant & altier,
 Commence à les regarder,
 De rire se met à éclater.

Ici l'on dit, l'on conte, & l'on fabloye.

Quand Aucassin vit cette merveille; il vient au Roy, l'appelle, & lui dit: Sire, sont-ce là vos ennemis? Oui vraiment, dit le Roy. Voulez-vous que je vous vange d'eux, ajouta Aucassin? Je ne demande pas mieux. Aussi-tôt Aucassin met l'épée à la main, se jette à travers les rangs, frappe à droite & à gauche, & en étend plusieurs morts sur la place. Que faites-vous donc là, lui crie le Roy, en sautant à la bride de son cheval? Ah! beau Sire, ne les tuez pas comme vous faites. Comment donc voulez-vous que je vous vange d'eux, demande Aucassin?

D a

Vous

Vous en faites trop, dit le Roy, nous n'avons pas accoutumé de nous tuer de la sorte, nous nous entendons de nous mettre en fuite réciproquement. Le Roy & Aucassin s'en retournerent au Château de Torelore, où les gens du pays dirent au Roy de chasser Aucassin de sa terre, & de retenir Nicolette pour son fils, car elle leur sembloit bien fille de haut parage. Nicolette qui les entendit, n'en fut point contente, & commença à dire.

Ici l'on chante.

Sire, Roi de Torelore,
Dit la Belle Nicole,
Vos gens me tiennent pour folle,
Quand mon doux ami me cajole.
Que toujours je sois à l'école
D'Aucassin qui de moi raffole!
Ni bal, ni danse, ni carolle,
Harpe, vielle, ni violle,
Ni le jeu de l'escarpole,
Ne m'en arracheroient pas.

Ici l'on dit, l'on conte, & l'on fabloye.

Aucassin fut au Château de Torelore avec Nicolette sa mie, en grande joye, en grand déduit, car avec lui étoit Nicolette sa douce amie que tant aimoit.

Tandis

Tandis qu'ils étoient dans ces transports d'allégresse & de joye , voici venir une escadre de Sarrazins qui fondent sur le Château , l'attaquent de toutes parts , & l'emportent de vive force ; ils pillèrent tout ce qui se trouva , firent tout prisonnier , & prirent Nicolette & Aucassin. Ils lièrent Aucassin par les mains & par les pieds , le jetterent dans une barque : Nicolette dans une autre fut aussi enlevée.

Une horrible tourmente les surprit en chemin. La barque qui portoit Aucassin , après avoir long-tems vogué çà & là à travers les mers , fut enfin poussée contre le Château de Baucaire. Tout le pays accourt sur la rive , & reconnoît Aucassin. Les peuples à la vûe de leur Damoiseau furent transportés de joye , car il avoit bien séjourné trois ans au Château de Torelore. Son pere & sa mere étoient morts pendant tout ce tems-là : c'est à qui le meneroit au Château de Baucaire ! Tous le reconnurent pour leur maître , & il tint sa terre en bonne paix.

Ici l'on chante.

Aucassin s'en est allé
A Baucaire sa Cité.

D 3

Le

Le Pays & la Comté
Gouverna par franche autorité;
Il jure le Dieu de Majesté,
Que beaucoup plus il est fâché
De sa Nicolette au teint clair,
Que de toute sa parentée,
Si elle est de mort trépassée.
Douce amie au teint si clair,
Je ne sçais où vous chercher;
Il n'est pays de Dieu créé;
Que par terre & par marée,
Tantôt pour te retrouver,
Je ne parcourusse.

Ici l'on dit, l'on conte, & l'on fabloye.

Nous laisserons là Aucassin, & nous parlerons de Nicolette. La nef sur laquelle on l'avoit enlevée, étoit celle-là même que montoit le Roi de Carthage, pays de Nicolette qu'il ne connoissoit point, & qui avoit douze frères tous Rois ou Princes. Quand ils virent Nicolette si belle, ils lui portèrent tous grand respect, lui firent grande fête, & lui demanderent qui elle étoit, car elle leur paroissoit bien très-noble Dame, & de haut état; elle ne scut que leur dire, sinon qu'elle avoit été enlevée enfant en très-bas âge. Tant naviguerent qu'ils arriverent dans la Cité de Carthage. A la vûe des murs du Château,

&

& à la vûe du Pays, Nicolette se reconnut , & se ressouvint qu'elle y avoit été nourrie enfant, toute petite, & qu'elle y avoit été prise & emmenée. Elle sçavoit bien aussi que fille au Roy de Carthage elle avoit été, & que nourrie dans la Cité elle avoit été autrefois.

Ici l'on chante.

Nicolette, la bonne, la sage,
Est abordée au rivage,
Voit les murs & les étages,
Les Palais & les Salles.
Elle fait de grands hélas :
Fille au Roy de Carthage ;
Moi de si haut parentage,
Etre ainsi dans l'esclavage,
Traînée par gent sauvage !
Aucassin gentil & sage,
Franc Damoiseau & honorable,
Votre amour m'encourage,
Et nuit & jour me travaille.
Qu'encore un coup je t'embrasse,
Et qu'un doux baiser il me fasse,
A ma bouche & à mon visage,
Le gentil Sire Damoiseau.

Ici l'on dit, l'on conte, & l'on fabloye.

Quand le Roi de Carthage entendit Nicolette ainsi parler, & pleurer, ses deux

bras il lui jette au col. Qui êtes-vous, dites-le moi, fait-il, belle douce amie? n'ayez pas peur de moi. Sire; fait-elle, fille au Roi de Carthage je suis. Je fus prise enfant, il y a bien quinze ans passés. Quand ils l'entendirent ainsi parler, ils virent bien qu'elle disoit vrai; ils l'accablèrent de caresses, lui firent fête, & la menerent au Palais en grande cérémonie, comme fille de Roi qu'elle étoit. Ils voulurent lui donner pour époux le fils du Roi d'une Nation payenne, mais d'être mariée elle n'avoit nul souci.

Après avoir passé trois ou quatre jours dans ce lieu & dans cette situation, elle pensa en elle même, par quel moyen elle pourroit aller chercher Aucassin. Elle prit un violon, apprit à en jouer, & voyant qu'on vouloit un jour la marier à un riche Roi payen, elle se déroba la nuit, vint à un port de mer, & se logea chez une pauvre femme sur le rivage. Là, prenant d'une herbe, elle s'en frotta la tête & le visage, si-bien qu'elle se rendit toute noire, agant ensuite fait faire cotte, manteau, chemise, & braves, elle s'ajusta en guise de Jongleur, prit son violon, vint à un Marinier, & le pria tant qu'il la mit dans sa nef. Les voiles sont tendues; on navigue tant par haute mer, qu'on aborde en terre de Provence. Ni-
colette

colette débarque , prend son violon , &
s'en va par le pays en violonnant , tant
qu'enfin elle arrive au Château où Aucas-
sin étoit.

Ici l'on chante.

A Baucaire sur la tour
Étoit Aucassin un jour
Assis sur le perron,
Environné de ses Barons.
Il voit les herbes & les flours,
Entend chanter les oisillons,
Il lui souvient de ses amours
De Nicolette la douce,
Qu'il a aimé tant de jours.
Lors jette soupirs & plours.
Voici que Nicole au perron
Tire du sac son violon,
Or parle & dit sa leçon.
Ecoutez-moi, Seigneurs Barons,
Ceux d'aval & d'amont,
Vous plairoit-il ouir chanson,
D'Aucassin le franc Baron,
Et de Nicolette sa bonne?
Tant durèrent leurs amours,
Qu'il la chercha au bois profond,
A Torelore au donjon,
Les prirent des Payens un jour.
D'Aucassin rien ne sçavons,
Mais de Nicolette la bonne,
Elle est à Charthage au donjon.

D 5

Son

Son pere, Roi du canton,
Pour elle a le cœur si bon,
Qu'il lui veut faire don
D'un Roi, mais payen & félon :
Elle lui en dit toujours non,
Et ne veut d'autre Baron
Qu'un Damoiseau, qui Aucassin a nom.
Et mille fois la tueroit-on,
Elle n'aura d'autre Baron,
Sinon ce tant joli garçon,
Son amoureux que tant désire.

Ici l'on dit, l'on conte, & l'on fabloye.

Quand Aucassin entendit ainsi parler de Nicolette ; il fut joyeux tant que rien plus ; il se retira à l'écart, & lui demanda, beau doux ami, fait-il, de cette Nicolette ne sçavez-vous rien ? de cette Nicolette dont vous avez oui conter. Oui, Sire, ce que j'en sçais, c'est que c'est bien la plus franche & la plus loyale créature, la plus gentille & la plus sage qui oncques fût née. C'est la fille au Roi de Carthage qui la prit dans le même-tems qu'Aucassin fut enlevé, & qui l'amena dans la Cité de Carthage ; quand il sçut que c'étoit sa fille il en fit grande fête. A présent il ne cesse de la presser tous les jours d'accepter pour mari un des plus hauts Rois de toute l'Espagne ; mais elle se laisseroit plutôt

plûtôt brûler toute vive, que d'en prendre aucun, tant riche fut-il. Ha! beau doux ami, fait le Comte Aucassin, si vous vouliez retourner dans cette terre, & dire à Nicolette de venir me parler, je vous donnerois tant d'argent que vous oseriez m'en demander, & en prendre. Sçachez que pour l'amour d'elle je ne veux prendre femme de tant haut parage que ce soit, mais je l'attend toujours, & je n'aurai point de femme si ce n'est elle. Si je sçavois où la trouver, je ne serois pas à présent à la chercher. Sire, fait elle, si vous aviez réellement cette envie, j'irois la chercher pour vous, & pour elle que j'aime tendrement; il l'en conjure, & lui fait délivrer vingt marcs d'argent. Elle part & le laisse en pleurs, tout pour la douceur de Nicolette: puis le voyant pleurer, Sire, fait elle, revenant sur ses pas, ne vous désesperez pas encore, dans peu je vous l'aurai amenée dans cette Ville, & je vous la ferai voir. Aucassin à ces douces promesses fut attendri & transporté de joye; elle le quitte & va à la Ville dans la maison de la Vicomtesse, car le Vicomte son parrain étoit mort; elle logea chez elle, eut avec elle quelques entretiens; enfin lui déclara ce qui l'y avoit amenée. La Vicomtesse la reconnut, sçut que c'étoit cette même Nicolette qu'elle avoit élevée,

élevée, elle la fit baigner, laver, & reposer huit jours durant. Nicolette prit une herbe qu'on appelle esclaire, s'en frotta, & redevint aussi belle qu'elle avoit jamais été dans aucun tems de sa vie. Elle s'affubla de belles & riches étoffes de soye, dont la Dame avoit profusion, puis s'étant assise dans la chambre sur un lit de repos d'une étoffe toute de soye; elle appella la Dame, & la pria d'aller trouver Aucassin son ami, ce qu'elle exécuta sur le champ.

La Vicomtesse étant arrivée au Palais, trouva Aucassin pleurant & regrettant Nicolette sa mie, qui tant tardoit à venir. La Dame l'appella, & lui dit: Aucassin, cessez de vous désoler davantage; venez-vous-en avec moi, & je vous montrerai la chose du monde que vous aimez le mieux; c'est Nicolette votre douce amie, qui des lointaines terres est venue vous chercher. Aucassin en saute d'aise.

Ici l'on chante.

Quand Aucassin eut oui,
Que Nicolette au teint de lys,
Étoit de retour au pays;
Jamais il ne fut si ravi.

Avec elle en chemin se mit,
Jusqu'à l'Hôtel cesse ne fit.
Dedans la chambre se sont mis.

Aucassin,

Aucassin, qui tous ses plaisirs
Avoit dans Nicolette assis,
D'aïse avoit son cœur tout saisi;
Elle qui tient son doux ami,
Telle joye onques ne sentit.
Vers lui saute en pieds & bondit,
Et contemple son Aucassis.
Ses deux bras elle lui tendit,
Et doucement l'accueillit,
Les yeux lui baise & lui sourit.
La nuit les trouve encore ainsi,
Jusqu'au matin que le jour luit,
Et qu'elle épouse son ami,
Qui de Baucaire Dame en fit.
Ainsi tous deux étant unis,
Passerent des tems infinis
Dans les transports & les plaisirs.
De son bien Aucassin jouit,
Et du sien Nicolette aussi.
Ce joli chant & ce récit
Finissent en cet endroit-ci:
Plus je ne sçais que vous en dire.

F I N.

LA



LA CHÂTELAINE DE SAINT GILLES.

L'Autre jour avint à St. Gille
Qu'un Châtelain eut une fille
Qui moult estoit de haut parage :
Faire en voulust le mariage
A un vilain (a) riche de terre :
Elle respondit à son pere,
Dieu m'assisté, point ne m'aura :
Ostez-le moi ce vilain-là ;
Se plus le voi, je mourrai ja.



Je mourrai ja, dit la pucelle,
Se (b) plus me dites la nouvelle,
Beau pere que venez de dire :
Dieu me garde d'ennui & d'ire ;
Li (c) mien ami est fils de Conte,
Doit bien avoir le vilain honte

Qui

(a) Laboureur,

(b) Si.

(c) Le;

Qui requiert fille à Chastelain:
Fi du vilain à teste folle;
De Dieu maudit soit le vilain.



Le vilain vous convient avoir,
Dist le pere, c'est mon vouloir.
Si aurés à foison monnoie,
Ceintures d'or & draps de soie.
Tel fust du pere le sermon;
Mais la pucelle lui respond:
Quoique disiez, rien ne m'y vaut;
Au vilain ne ferai donnée,
Si le cœur (a) ne me faut.



Le cœur ne me faut encor mie,
Que je à nul jour fois amie
A ce vilain, pour ses deniers:
S'il a du bled plain ses greniers,
Et chair de porc & crue & cuite,
Qu'il la mange, je l'en tiens quite.
Je garderai mon pucelage.
Mieux aime un chapelier de fleurs,
Que mauvais mariage.

Mauvais



(a) Courage.

Mauvais mariage ferois,
 Pere, si le vilain prenois.
 Car son avoir & sa richesse
 D'avarice le cœur lui sèche:
 Mon cœur me dist & m'en répond,
 Que tous li avoires de ce mond' (a)
 Ne vaut pas le plaisir d'aimer.
 Si je suis joliette (b), nul
 Ne m'en doit blasmer.



Blasmer! belle fille; si fait.
 Sachez que li enfant qui fait
 Contre le vouloir de son pere,
 Souvent advient le paie chere.
 Pere ferai votre vouloir,
 Mais trop me fait le cœur douloir
 Cette chanson, & me tourmente,
 Qui dist: *Nulle ne se marie,*
Qui ne s'en repente.



Repente, & veux je bien croire,
 Pere, que la chanson dist voire, (c)
 Bien se repent qui se marie,

Car

(a) Monde.

(b) Noble, qui a le cœur hant.

(c) Vérité.

Car je m'en suis ja repentie
D'avoir Mari avant que l'aye.
Le seul parler tant m'en effraye,
Que j'en ai tout le cœur marti.
J'aime mieux mourir Pucelle,
Qu'avoir mauvais Mari.



Mauvais Mari n'aurés vous pas;
Mais fiancer, tout de ce pas,
Dist le pere, vous faudra bien.
Or voici le vilain qui vient,
Et du mieux qu'il peüst se contient,
Au mieux quil peüst de cœur joli, (a)
S'est escrié à haulte halaine,
L'argent va donner au vilain
Fille de Chastelaine.



Chastelaine fut ja sa mere,
Chastelain encor est son pere;
Mais grand' pauvreté l'environne,
Car pour l'avoir que je lui donne,
M'a-t'il donné la pucelette?
J'en dois bien dire chansonnette?
Car je n'ai plus le cœur dolant:

(a) Gai, joyeux.

E

Je

Je prendrai l'oiselet
Tout en volant.



En volant, l'oiselet prendroie
Tant est le mien cœur plain de joie,
Dist le vilain, que ne puis dire.
Quant je sa biauté remire,
Lors je crois paradis avoir.
Qui pour si brave Dame avoir
Met son denier, est bon Marchand ;
Rien n'égale si belle Dame ;
Rien ne peut la valoir.



Mon rien ne peut valoir celi, (a)
Dont le regard tant m'abeli, (b)
Que son pere la m'a donnée
Rose qui est si colorée,
N'est rien au prix de sa couleur.
Je ne sens ni mal ni douleur,
Quant j'y pense, foi de mon ame.
Dieux ! Comme est doux le penser
Qui vient de Madame.

Do



(a) Celle.

(b) Me plaît, me semble beau.

De ma Dame ay un doux penser
Dont je ne puis mon cœur oster;
Sans cesse y pense; la regardant,
Son bel œil va mon cœur ardant;
Ardant certes, ee est de joie,
Par son doux regard lui octroie
Mon cœur; & partir ne m'en veuil.
En regardant m'a son bel œil
Donné les maux dont je me deuil.



Jè me deuil, Dieu me soit aidant,
Qu'assez - tôt ne verrai l'instant
Que d'elle n'ait fait mon loulas.
Ha gentil Prestre Nicolas
Epousez - nous tost. Sans délai,
Dist le Prestre, ce fust ja fait;
Mais ne sçai qu'elle est l'Épousée.
La voilà ci, demandez - lui
Si m'amour li agréa.



Agréez - vous cette nouvelle?
Dist le Prestre à la pucelle,
Que vous deviez prendre & avoir
Ce vilain - là pour son avoir.
Elle répondit: Beau doux Sire,

E 2

Ja

Ja n'ose mon pere dédire;
 Mais ja ne lui porterai foi.
 Aurai-je donc helasse?
 Un Mari maugré moi.



Maugré moi, voire (a) je l'aurai;
 Mais la foi ne lui porterai,
 Sire Prestre, bien sachiez.
 Peu m'importe que vous fassiez,
 Dist le Prestre, je vous épouse.
 Ne pleurs son beau visage arouse;
 De cœur dolent elle s'escrie:
 Je n'ai amours à mon vouloir,
 Si en suis moins jolie. (b)



Moins jolie si en serai,
 Ne jamais jour ne passerai,
 Que je ne sois folle de pleurer.
 Dieux! par trop peut demeurer
 Mon ami, à me revenir;
 Tost lui pourra mésavenir.
 Trop long-tems oubliée m'a;
 S'il ne se haste, mon ami
 Perdue m'a.

Perdue

(a) Vraiment.

(b) Gaye.

Perdue m'a li mien amis:
 Je crois que trop long-tems a mis
 A moi venir reconforter;
 Car li vilain veut m'emporter
 Tout maintenant en sa contrée.
 Doux ami, votre demeuree
 Ma fait de deuil le cœur partir:
 Au départir d'amourettes,
 Dois je bien mourir,



Mourir dois je bien par raison.
 A tant voici dans la maison
 Son ami qui l'est venu guerre.
 Du palefroi met piet à terre,
 Et s'en entre dedans la Sale.
 Celle qui est & blaime & pale,
 En chantant se mit à crier:
*Ami, on me force pour vous,
 Et si ne vous puis oublier.*



Oublier ne vous puis je mie,
 Tant bien resteraï votre amie,
 Trestous les jours que je vivrai:
 Que jamais jour ne vous fraudrai,
 Tant que je aie au corps la vie.

E 3

Deust

Deust le vilain crever d'envie,
Chanterai de cœur liement, (a)

Acolez-moi, & baisiez

Doucement; car li maux

D'aimer me tient jollement,



Jollement me tient, amis,
Li maux qui si long-tems a mis
Mon cœur pour vous en grand destresse;
Comme l'hiver qui la fleur seche
M'a li vilain tantost flétrie;
Mais désormais suis reverdie,
Quand vers moi vous sens & acole:
Mon cœur est si jolis,
Que peu s'en faut qu'il ne s'envole,



Vole mon cœur, de fine joie:
Or tost ami qu'on ne vous voie,
Prenez-moi sur votre cheval;
Si nous avions passé ce val,
A tems serions en vos pays.
Cil qui ne fut pas esbahis,
L'enleve & dit tel chansonnète;
Nul ne doit au Bois aller
Sans sa compagne.

Com-



(a) Gaiement.

Compagnette ne vous ennui,
 Car en tel lieu serons dès hui, (a)
 Où li vilain n'aura puissance.
 Marchons tout doux; n'ayez doutance;
 Je chanterai, s'il vous agréé,
J'ai bonne amourette trouvée:
 Or vient à moi qui la reclame:
 Ainsi doit aller fin cœur,
 Qui bien aime.



Qui bien aime ainsi doit aller.
 Aussi-tost on voit dévaller
 Le Chastelain de son destrier,
 Li vilain court à l'Estrier,
 Qui souvent son deuil renouvelle.
 Et quant il a veu la pucelle
 Près son ami, si le supplie:
 Pour Dieu, prenés tout ce que j'ai,
 Si me rendés ma mie.



Ma mie me convient ravoïr,
 Car j'en donnai moult grant avoir
 Avant que l'eusse épousée:
 Lors s'est la pucelle escriée,
 (Parole qui ne lui plut guere)
 E 4 Vilain,

(a) Aujourd'hui

Vilain, force le me fit faire,
 Si n'est pas droit que vous m'ayez,
 Pis vous fait votre jalousie,
 Que tout le mal que vous ayez.



Le mal aviez, & paine ensemble,
 La rage vous tint, ce me semble,
 Quant vous à mon pere donnâtes
 L'argent de quoi vous m'achetâtes,
 Comme si je fusse une beste;
 La goutte aux deux yeux de la teste
 Vous dévore, & le cœur: Méchant,
 Vostre jalousie est plus
 Enragée que le mal de dents.



Le mal de dents vous pûst saisir,
 Avant que Pûst me dessaisir
 Cil qui me tient à son vouloir.
 Trop m'avez fait le cœur douloir,
 Vilain; bien devés avoir honte.
 Lors s'escria le fils au Comte,
 Qui de ce mot fut resjoui;
 Belle or, ballez, je vous en prie,
 Je vous ferai le cœur joli. (a)

Le



(a) Joyeux.

Le cœur joli vous convient faire;
 Et le vilain commence à braire,
 Quant la parole eut entendue:
 Mais rien n'y sert, il l'a perdue.
 Cil est entré dedans sa terre
 Où ses amis le venoient querre,
 Qui tous chantoient liement,
 Trépignez & ballez cointement,
 Vous qui par amour aimez loyaument.



Loyaument vous venons aider;
 A ce point n'ose plus plaider. (a)
 Le vilain, quand les a veus,
 Fuyant, s'en va tout éperdus:
 Au Châtelain s'en vaît arriere,
 Si lui a dit à basse chere, (b)
 Fuyons-nous en, sauve la vie.
 La Sainte Croix d'Outremer
 Nous soit hui en aïe. (c)



En aïe nous puisse hui estre
 La Ste. Croix au Roi Célestre,
 E s

Dit.

(a) Disputer.

(b) Tristté contenance.

(c) Aide.

Dit-cil qui voulust estre aillours.
 Fuyant, s'en va plus que le cours,
 Car de paour le cœur lui tremble,
 Tos ses parages (a) s'y assemble,
 Qui lui ont dit, sans demourer,
 Vilain, laissez votre plourer,
 Si vous prenez à labourer.



A labourer me convient prendre,
 Dit li vilain, sans plus attendre,
 Et gaaigner nouvel avoir.
 Bien fçais & le devois fçavoir:
 Pour moi c'étoit trop haut parage;
 Et se j'i ai fait mon domage,
 Ne m'en blâmez, par Saint Remi;
 Se j'ai fait ma foliette,
 Nul n'en aura pis que mi.



De mi je croi qu'il n'i ait homme,
 Demeurant d'ici jusqu'à Rome,
 A qui il soit pis avenu;
 Mais encor m'a Dieu secouru,
 Quant revenu sui en maison.
 S'en dois bien dire par raison,
 Les vers que j'ai tant viellé:

J'ai

(a) Parenté, Parents.

*J'ai trouvé lenid de la pie,
Mais li piot ne y sont mie;
Il s'en sont trestaus envalés.*



**Volés s'en sont tous les petits
Car le milan qui les a pris,
A mon escient les emporte.
Ainsi se plaint & desconforte
Li vilain. Plus n'en parlerai,
Mais de la pucelle dirai,
Qui chantoit de cœur liement: (a)
*Jolietement m'en vais,
Jolietement.***



**Jolietement mi demaine
Bonne amour qui n'est pas vilaine,
Qui du vilain m'a délivrée;
Or suis venue en la contrée,
Dont mon ami m'a fait douaire.
J'en dois bien par droit chanson faire,
Car sont tous mes malheurs passez.
J'ai amourettes à mon gré;
J'en suis plus joliette assez. (b)**

Assez



(a) Joyeusement.

(b) Gaye. Gaillarde.

Assez en suis plus joliette.
En arrivant, la pucelette
Voit venir Dames & pucelles
Qui chantoient chansons nouvelles:
Et quant se vint au congé prendre,
La pucelle, sans plus attendre,
A Dieu les a recommandées:
Tendres baisers, leur départi,
Et doux regards a foisonnée.



A foisonnée ai mon vouloir:
Li vilain s'en peut bien douloir.
L'Escuier devant la pucelle
Qui tant estoit cortoise & belle,
Dit, j'ai en beau lieu mon cœur mis,
Ne sera que ne fasse joie:
Amie ai blonde & sadinette, (a)
Telle que je vouloie.



(a) Gracieuse, Avenante.

F I N.

11



1671
44